J'ai bien encore des choses à vous dire, monsieur l'éditeur, sur la chasse en action: mais j'ai tout aussi peur d'ennuyer ceux qui ne sont pas chasseurs, que de rendre un peu trop soporeuses des colonnes que vous avez eu l'imprudence et la bonté de m'ouvrir. Je finis donc en vous priant d'agréer les salutations sincères de votre ami et correspondant trop indigne :

GILLES GOGO.

LA BÉCASSINE

(EN ESPAGNOL, GALLINETA CIEGA, AGACHONA)

« Adieu, chantres charmants qui peuplez nos feuillages,
« Adieu, je vois venir la saison des orages,
« Sur l'aile du zéphir vous fuyez les hivers,
« Et suivez le printemps autour de l'univers. »

(L. AIMÉ MARTIN.)

Le *Pluvier*, auquel, comme oiseau de passage, on peut adresser ces vers, n'étant que le prologue de la *Bécassine*, ainsi que la Régence fut celui du règne de Louis XV, que dirait-on de moi si je m'en tenais à la préface? Pardonnez donc, chers lecteurs, aux grincements de ma plume, et je vais vous énarrer à ma manière, l'historique de l'*espadon* des échassiers.

« Selon *Cratès*, le souverain bien c'est une heureuse na-« vigation; selon *Archytas*, c'est le gain d'une bataille;

« selon *Chrysippe*, c'est bâtir un superbe édifice; selon *Épi-« cure*, c'est la volupté; selon *Palémon*, c'est l'éloquence; « selon *Héraclite*, c'est la fortune; selon *Simonides*, c'est « l'amitié; selon *Euripide*, c'est l'amour d'une belle « femme; » selon bien d'autres, c'est le jeu; mais selon moi, c'est la chasse. Les plaisirs qu'on y goûte sont moins trompeurs, sans orages, sans cuissons, et durent plus longtemps. De tous les autres goûts, je m'incline à celui d'*Euripide;* car la femme... ah! c'est bien la plus belle créature... après la *bécassine!...*

La chasse du *pluvier* s'est faite cette année sans que le *sporting club* (le club des chasseurs) ait eu à regretter le moindre accident; et si mes leçons y ont pu contribuer en quelque chose, je suis pleinement vengé de certains critiques qui ne connaissent pas l'utilité de mes plaisanteries, eux qui ne chassent qu'à domicile et devant une table bien servie, où il n'y a de danger positif que celui qui menace leurs estomacs rèbelles et souvent délabrés. *Houssaye* a dit: « Quand les hirondelles s'en vont chercher des climats « meilleurs, quand les fleurs répandent leur dernier par-« fum, quand les feuilles jaunies parsèment le sentier dé-« sert, la *bécassine* envahit nos contrées. » Ah!... c'est cette époque que nous attendons avec amour!... L'automne, qu'a chanté avec une si douce mélancolie le plus tendre de nos poëtes, Millevoye,

« De la dépouille de nos bois,
« L'automne avait jonché la terre, etc., etc. »

c'est le printemps pour les chasseurs; il n'est que l'*avant-propos* de l'hiver, c'est-à-dire le précurseur de nos plus pures jouissances boréales que le givre ne saurait refroidir.

La *bécassine* (*scolopax gallinago*, L.) appartient, comme

l'habitant des Landes, à l'ordre des *échassiers*, genre des *térétirostres* : elle n'a pas ici comme en Europe un vol à triple croche ; elle ne fait pas la pointue (quoiqu'elle y ait des droits) et file en ligne. Elle s'effraye moins aux approches de l'homme, elle est plus sociable, et nous savons profiter à merveille de son manque d'ouïe, qui n'est pas, à beaucoup près, aussi fine que son bec. La vallée de México paraît être pour elle un séjour de prédilection ; le terrain y étant en général fort humide, elle y trouve en abondance les vers dont elle se nourrit. Son vol est très-rapide, mais elle nous prévient de son départ en nous jetant galamment un baiser (son cri en est une imitation presque parfaite). Nous pourrions très-bien lui appliquer ce que Virgile fait dire à *Damétas* de sa coquette Galatée :

« *Malo me Galatea petit, lasciva puella ;*
« *Et fugit ad salices, et se cupit ante videri.* »

Nous autres chasseurs qui, sans nous flatter, sommes très-loin d'être aussi bêtes que *Damétas*, nous tardons peu à répondre aux agaceries de la *bécassine* : notre coup suit de près l'appel qu'elle fait à notre tendresse, et bientôt elle est à nous, si nous avons tiré juste ; car, dans ce dernier cas, notre amour donne la mort.

Parfois la *bécassine*, effrayée de nos poursuites trop pressantes, pique presque verticalement, et semble chercher un refuge dans les plus hautes régions de l'air ; mais vous la revoyez bientôt se précipiter vers la terre avec toute la vitesse d'un aérolithe : ses ailes sont pliées, elle a le bec tendu, et se tuerait infailliblement, si à un pied du sol elle ne déployait pas subitement ses ailes et n'en frappait fortement l'air, sur lequel elle fait une espèce de bond : cette précaution a pour elle les heureux résultats d'un véritable parachute. Ce charmant oiseau se trouve, du reste, extrêmement favorisé par sa conformation pour tous ces petits tours de

force ; ses membres appuient sur une double clavicule et sur un sternum large, portant une crête en forme de navire. La *bécassine* a la poitrine mieux bombée que ne l'est, par son corset, celle d'un officier prussien en grand uniforme ; aussi le poids des chairs et celui des pattes est tel, qu'elle est parfaitement lestée sous les ailes ; et, quand elle descend avec cette rapidité prodigieuse que nous lui connaissons, elle fait avec sa petite queue en éventail et son long bec, un équilibre qui la sauve dans ses foudroyantes évolutions.

J'ai dit plus haut que la *bécassine* se rencontre à milliers dans les environs de México ; et, comme je suis éloigné d'être égoïste, j'indiquerai les parages qu'elle fréquente habituellement. Vers le milieu de septembre et dans le mois d'octobre, on devra la chercher aux alentours de *San Cosme* et d'*Alzapotzalco*, près des *haciendas* de la *Spitia*, *Camarones*, *Claveria*, et dans les champs noyés qui bordent l'allée de la *Verónica*. La *bécassine*, à son arrivée, a le bec encore très-tendre, et ce n'est que dans les terres auxquelles on a déjà donné le premier labour et que les eaux ont envahies, qu'elle peut chercher sa nourriture. En novembre, décembre, janvier, etc., elle se tient dans les prairies qui avoisinent le joli canal qui conduit à *Chalco*, et de préférence dans celles qui s'étendent depuis *Mexicalcingo* jusqu'à *Ixtapalapam*. C'est là que le chasseur deviendra fou de *bécassines* ; mais, comme le système des compensations de M. Azaïs doit prédominer partout, c'est aussi là qu'il pourra se noyer, disparaître au milieu des terrains mouvants, ou bien encore mourir comme *Eurydice*. Vous êtes généralement trop classiques, joyeux enfants de saint Hubert, pour vous blesser de quelques citations : je laisserai donc parler Virgile de la mort de *Madame Orphée* : c'est peut-être celle qui vous est réservée, si vous vous aventurez dans ces vastes marais, sans de fortes bottes et un flacon d'alcali.

« *Illa quidem, dum te fugeret per flumina præceps*
« *Immanem ante pedes hydrum moritura puella*
« *Servantem ripas alta non vidit in herba.*»

« *Eurydice fuyait, hélas ! et ne vit pas*
« *Un serpent que les fleurs recélaient sous ses pas.*»

(Traduction libre, et qui n'est pas de moi.)

A l'époque dont nous parle Virgile, les maris aimaient beaucoup leurs femmes et *vice versa*. Aussi *Orphée*, qui connaissait le chemin des enfers, qu'on ne retrouve plus aujourd'hui, en entreprit le voyage en troubadour, la lyre à la main, pour redemander à Pluton sa moitié (1). De nos jours, c'est un dévouement sur lequel l'un et l'autre sexe doivent très-peu compter : voilà pourquoi je vous recommande plus que jamais de chausser de grandes bottes et de vous munir, s'il le faut, d'une bouteille à champagne bien pleine d'alcali.

Les prairies de *Mexicalcingo*, et les *chinampas* ou jardins flottants de M. de Humboldt, qui n'ont jamais flotté que dans son imagination, sont, en quelques endroits, horriblement peuplés de serpents à sonnettes ou *crotales*, nom que leur donnent les *erpétologistes* (*crotalus horridus*), parce que ce reptile imite, par le bruissement des anneaux de sa queue, le tapage sacré que faisaient avec leurs castagnettes les prêtres de Cybèle. Vous reconnaîtrez ce serpent à sa démarche lente; il est d'un jaune sale, que salissent

(1) Cette idée tout à fait excentrique du tendre *Orphée* me rappelle l'épigramme de J.-B. Rousseau :

« Quand pour ravoir son épouse Eurydice,
« Le bon *Orphée* alla jusqu'aux enfers,
« L'étonnement d'un si rare caprice
« En fit cesser tous les tourments divers.
« On admira, bien plus que ses concerts,
« D'un tel amour la bizarre saillie;
« Et Pluton même, embarrassé du choix,
« La lui rendit pour prix de sa folie,
« Puis la retint en faveur de sa voix. »

encore des losanges d'un noir plus sale et peu foncé; sa tête a l'exacte forme d'un cœur (similitude aussi répugnante qu'elle est vraie!... car que de cœurs dont les morsures sont pour nous tout aussi dangereuses que celles du *crotale!...*). Marchez donc avec prudence et précaution dans ces prairies et ces *chinampas*, où les *Euménides*, assez mal peignées du reste, ont sans doute débrouillé leur sifflante chevelure, et où vous pourriez bien vous y faire mordre.

Si, malgré mes recommandations, vous vous trouviez sans alcali, et que vous fussiez mordu, débridez bien d'abord la plaie, pressez-la ensuite fortement, semez de la poudre sur la blessure, et faites-vous partiellement sauter : c'est une manière de cautériser comme une autre. Le serpent à sonnettes est, du reste, le seul être venimeux qui fréquente les endroits que je viens de vous signaler; vous n'y trouverez jamais, par exemple, de tarentule, dont le venin est tellement actif et pénétrant que, vous l'écrasant, il ferait tomber la semelle de vos bottes (si elles n'étaient pas solidement ferrées) tout comme il détache, au dire des indigènes, le sabot des chevaux qui ont eu le malheur de la fouler (1).

Quoique la nature semble avoir appliqué l'électricité au vol de la *bécassine*, tant il est rapide, le tir en est facile ici. Règle générale : visez peu, ou ne visez pas, mais, par un mouvement prompt, portez votre fusil à la hauteur de la direction que suit l'oiseau, tombez bien en ligne et tirez : il est à vous, j'y ai presque toujours réussi. Le grand mérite de cette chasse, c'est de ne pas plus s'émouvoir au départ du gibier qu'à l'aspect d'une tortue, voire même d'un chameau.

J'explique la présence des serpents à sonnettes dans les *chinampas*, par l'utilité prétendue de la poudre sudorifique

(1) Canard admis par le vulgaire, à México.

qu'on en retire. Les Indiens ont la mission d'assortir les pharmaciens de ce reptile prétendu médicinal (ils ne l'achètent qu'en vie), et pour s'épargner, sans doute, des courses trop pénibles et trop fréquentes jusqu'aux montagnes d'*Ixtapalapam* où il abonde, ils l'ont importé dans quelques *chinampas*, que dès lors ils ont cessé de cultiver, et qui pour eux sont devenues de véritables *parcs-aux-cerfs* de *crotales* de toutes les grosseurs. Là, ces froids ophidiens s'alimentent facilement de mulots, de lézards et de grenouilles; et, lorsque les indigènes se trouvent en besoin d'argent, ils font un choix de serpents avec la même facilité que le font nos pêcheurs, des anguilles qu'ils conservent dans les bateaux-tamis situés sur les bords de la Loire.

Mais laissons là ces horribles animaux vertébrés à sang froid, et revenons à celui qui en a un plus chaud, et qu'une digression un peu trop longue m'a fait perdre de vue. Lorsque nous chassons la *bécassine*, presque tous les coups que nous tirons sont à hauteur d'homme, et c'est alors qu'il faut redoubler de prudence. Les malheurs sont fréquents à cette chasse, et s'il est vrai qu'on n'y emploie que les numéros 6 ou 10, et que le corps de l'homme soit, comme le *dos* du lièvre (on ne dit plus le *cul*), un sac à plomb, toujours est-il que quelques grains de ce métal homicide, aussi petits qu'ils soient, suffisent à briser l'organe qui nous est le plus précieux, et que l'on nomme à juste titre *le miroir du cœur*.

La chasse de la *bécassine* est la plus amusante, parce qu'elle est semée d'épisodes de *poules d'eau*, de *canards*, de *hérons*, de *mouettes* et autres oiseaux aquatiques, dont les cris perçants ont quelque chose de lugubre, comme les climats glacés d'où ils nous viennent: aussi Buffon les a-t-il admirablement décrits, de sa magique voix, dans les quelques lignes que je prends plaisir à vous citer : « Cette voix, « toute composée de tons rauques, de cris et de clameurs,

« n'a rien de ces accents flexibles et moelleux, ni de cette « douce mélodie dont nos oiseaux champêtres animent nos « bocages en célébrant le printemps et l'amour, comme si « l'élément redoutable où règnent les tempêtes eût à jamais « écarté ces charmants oiseaux dont le chant paisible ne se « fait entendre qu'aux beaux jours et dans les nuits tran- « quilles, et que la mer n'eût laissé à ces habitants ailés « que les sons grossiers et sauvages qui percent à travers « le bruit des orages, et par lesquels ils se réclament dans « le tumulte des vents et le fracas des vagues. »

Quelle majesté!... quelle musique de style!... Ne croirait-on pas entendre, tantôt la puissante basse-taille de Tomassi, tantôt les accents si bien modulés qui s'échappent de la bouche divine de la Borghèse, unis aux charmes indicibles de la voix de Perozzi (1)? Tout était en harmonie lorsque Buffon burinait ces sublimes tableaux; il s'habillait préalablement comme pour aller à la cour. *Le style*, a-t-il dit, *c'est l'homme*; il aurait bien pu dire aussi, *c'est la manière de s'habiller :* vous connaissez la mienne, ô patients lecteurs!... La plupart du temps, lorsque je vous écris, je suis en manches de chemise; pourquoi vous offenser si parfois je suis un peu décolleté? (2)

Vous ayant démontré comme on tue la *bécassine*, il est aussi de mon devoir de vous enseigner la manière de vous en servir. Ces secrets culinaires, auxquels je vais vous initier, m'ont été révélés par le chasseur-écrivain de plus d'esprit, par l'inimitable Elzéar Blaze, et par l'*Almanach des Gourmands*, publié à Paris, en l'an de grâce 1806.

« Les chasseurs gastronomes (dit Elzéar), et ils sont en « majorité, nous sauront gré de leur donner la recette du

(1) Chanteurs célèbres de l'Opéra, à cette époque, à México.

(2) Je dois cette satisfaction à la vertu d'un de mes lecteurs, qui, m'a-t-on dit, s'est effarouchée du ton chaud qui règne dans mon article sur le *Pluvier*. Ah! qu'on est heureux, dans ce siècle, *d'avoir encore vu naître l'aurore!...*

« salmis des Bernardins : elle peut s'appliquer à toute es-
« pèce de gibier. Ces bons prêtres ne dédaignaient aucune
« science; en ce temps-là, c'était dans les cloîtres qu'on
« trouvait les hommes du mouvement... des mâchoires.
« Méthode des Bernardins : On prend quatre bécassines
« rôties à la broche, mais peu cuites; on les divise selon
« les règles de l'art, ensuite on coupe en deux les ailes, les
« cuisses, l'estomac et le croupion; on range à mesure ces
« morceaux sur une assiette.

« Dans le plat sur lequel on fait la dissection, et qui doit
« être d'argent, on écrase les foies et les déjections de l'oi-
« seau, et l'on exprime le jus de quatre citrons bien en
« chair, et les zestes coupés très-minces d'un seul. On dresse
« ensuite sur ce plat les membres découpés qu'on avait mis
« à part; on les assaisonne avec quelques pincées de sel
« blanc et de poudre d'épices fines, deux cuillerées de
« l'excellente moutarde de Maille et Acloque ou de Bordin,
« et un demi-verre de très-bon vin blanc. On met ensuite
« le plat sur un réchaud à l'esprit-de-vin, et l'on remue
« pour que chaque morceau se pénètre de l'assaisonnement
« et qu'aucun ne s'attache.

« On a grand soin d'empêcher le ragoût de bouillir;
« mais lorsqu'il approche de ce degré de chaleur, on l'ar-
» rose de quelques filets d'excellente huile vierge. On di-
« minue le feu et l'on continue de remuer pendant quelques
« instants. Ensuite on descend le plat, et l'on sert de suite
« et à la ronde, sans cérémonie, ce salmis devant être
« mangé très-chaud.

« Il est essentiel de se servir de sa fourchette en cette
« occasion, dans la crainte de se dévorer les doigts, s'ils
« avaient touché à la sauce. »

Je commence à comprendre, monsieur l'éditeur, que la *bécassine* m'a fait beaucoup trop divaguer, et que mon article a, je crois, dépassé les dimensions grotesques du bec

de l'oiseau *longirostre* qui m'occupe : je m'empresse donc de vous saluer, comme votre bien sincère ami et malencontreux correspondant,

GILLES GOGO.

Correspondance.

A MONSIEUR L'AUTEUR DES DOUZE RÉFLEXIONS

SUR LES TREMBLEMENTS DE TERRE.

Réponse à la réponse que fit à ma réponse votre réponse.

« D'où vient, cher Le Vayer, que l'homme le moins sage,
« Croit toujours seul avoir la sagesse en partage
« Et qu'il n'est point de fou qui par belles raisons
« Ne loge son voisin aux petites maisons? »

(*Les Folies humaines.*)

JUEGO QUE TIENE DESQUITE, NO HAY QUIEN SE PIQUE.

J'ai bien lieu de croire, monsieur, que vos plaisanteries jouissent entièrement des mêmes propriétés que nos verbes circonflexes en français, dont l'action rejaillit sur le sujet; et je crains de les voir refluer chez vous, tout aussitôt que j'aurai pu vous citer, à l'appui de mes enfoncements, des autorités d'un plus grand poids pour vous que M. Édouard de Monglave, qui paraît, conjointement avec Gogo, prêter motif à vos hilarités.

Si vous avez de vos lumières une idée assez avantageuse, moi, je me crois un Béotien, universellement bête : ceux qui me liront sont incapables de me démentir sur l'heureuse opinion que j'ai de moi; mais, en dépit du bon sens, ignorant tout, et ne m'en rapportant uniquement qu'à ce qu'ont dit bien d'autres, je vais m'efforcer de vous répondre.

Je suis très-éloigné maintenant de vouloir imiter le style de *sainete*, dans lequel votre réponse est conçue; j'ai des plaisanteries pour toutes les vôtres, n'en doutez pas, peut-